Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 40

Artikel: Chez nous : la route de Mont-Feloux
Autor: Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-218246

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

61em ANNÉE.—N° 40 *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 6 octobre 1923

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au ***Conteur Vaudois*** jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

CE QUI SE PERD

IL se perd chaque jour une quantité de choses.

La preuve en est aux avis insérés dans les journaux quotidiens, sous la rubrique « Perdu », et par lesquels on peut constater la vérité de ce dire.

Les uns perdent des billets de banque, les autres des bijoux — c'est incroyable combien de broches, de bagues et de bracelets les dames sèment sur les routes ! — d'autres perdent leur parapluie, leur écharpe ou leur pardessus, et fréquemment leur portefeuille ou leur porte-monnaie — dont on retrouve parfois le contenant, mais plus rarement le contenu.

En outre des objets perdus, désignés dans les journaux, il est d'autres choses qu'on peut perdre, quoique d'un autre genre, il est vrai.

Ainsi, on peut perdre la tête et perdre la « boule », perdre patience et perdre connaissance — perdre confiance en soi, sans toutefois perdre la bonne opinion qu'on a de soi-même — perdre ses illusions, quitte à en retrouver d'autres — perdre sa présence d'esprit et perdre le fil d'un discours — perdre son équilibre et perdre sa peine...

Et j'en passe — car on perd trop de choses pour que je perde mon temps à les énumérer.

Il en est une, cependant, en train de disparaître, qu'on peut regretter tout particulièrement de voir se perdre : c'est le sens de l'humour.

Est-on devenu susceptible et ombrageux à l'excès ou a-t-on perdu la faculté de discernement et ne sait-on plus faire la distinction entre l'humour et la moquerie ?

Que croire ? Ce qui est certain c'est qu'on prend au sérieux, même au tragique, tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit, et bien rares sont ceux qui entendent encore la plaisanterie.

De simples boutades humoristiques, auxquelles on attribue un sens qu'elles n'ont pas, sont passées au crible et censurées sévèrement, alors qu'il eût mieux valu tout bonnement en sourire — mais qui donc a le sourire aujourd'hui ?

Comme variante au vers de La Fontaine on pourrait dire :

« Plus d'humour, partant plus de joie »...

Et l'on pourra bientôt insérer un avis en ces termes :

« Perdu, sans qu'on puisse désigner l'endroit, une petite boîte contenant tout ce qui restait d'humour dans le monde. Prière de la rapporter contre récompense au dernier humoriste survivant. »

Remarque : ne pas confondre cette boîte avec la boîte de Pandore, laquelle contenait tous les maux de l'humanité, tandis que l'humour aide à les supporter. MIRIAM.

Bizarreries de la langue française. — On dit d'un mort qu'il **laisse** des regrets ou qu'il en **emporte.**

Les idées **noires** font passer des nuits **blanches.**

Moncheu lou *Conteu,*

Ereliesu doû yadzou lou *Conteu* de ion dâi deçandon passâ cé tant biau bet que li bouté moncheu J. D. Et que l'a ma fai bin rêson dé plliandré cé poûrou patoi qu'on abandonné bin mauduvameint. Po çai que fau que vo diyon tié pé tché no l'é lou mêmou ozé.

Quand on sé pensé tié ya pière ouna trentanna d'an, mè dé la maitié dé dzai dévesavon patoi ! Adon on poyaî sé regalâ dé l'oï. Mais yavai dza toparin cautié vieilou qu'avayon l'ozé po repondré ein français é dzouvené dein que laou dévesavon ein patoi et l'é ouna mi laou fauta se yen a mè dé ion que s'en est dégotâ.

Mais, à clliau dé çai, ne manquâvé pas dé famelliés yo lou pâré n'avâi pas vergogna dé sécaoûré sé valet ein patoi. Et que çai avai mé dé sau tié ein français : Yon tiêré zaou adraî séco ein patoi sé veillêvé dé né pas recoumeinché !

Yavaî dé certenné z'auberge yo né sé desaî pas on mot dé français, coumeint tché Pierroton, tché Brinon et pouité thé Berdjé, aou Tiu-d'aou-Tsenet, lou paî dé *Goutrou* [1], yô on allâvé dein lou Bracheû po lé zoï, tsantâ et devesâ : N'y avaî pas moyian dé sé crotché avoué laou

Tandi la granta crisa l'èron bin caucon pé lè lêve que ne medjêvon pas daou pan a pllian boué. On conté que yon dé cllié Goutrou envouaya on yadzou on mot dé belliet a soun étâblisseu, yo l'avaî met :

« Ne sè pe dé tienna tsevellie tuaîdré : Lé » ratté meûron dé fan tché no. Se vo bin plliê » envouayé mé omeinté dou franc ! »

L'établisseu qu'avaî mé peinsou sé rêson ne bailla dzin dé reponse.

Assebin lou leindeman l'ovrein renvouayêvé son bouêbou avouè cé nové belliet :

« Noûtra derrinra ratta est mouairta dai lou » panin daou pan ! »

Ma fai, su cllia ique l'établisseu bailla lé dou fran ! Oun 'oûtrou dé cllié Goutrou desaî à yon que sé bragâvé dé bin savaî terié à la cheîba :

— T'è encoué pe fouaî po terié su la Banca ! Epouité à n'on mômié que s'êré forrâ tché li po li démandâ :

— Avez-vous trouvé le Seigneur ?

— Cetadéré, l'ai vo perdu ?

Vo vaîté bin n'yavaî pas fauta dé francellioûna po avaî de l'êma.

Hélâ, pouroû patoi ! aou dzen dé vouin on n'est pe tié caucon qu'on oûsé lou dévesâ à pllianna gouairdze. Et tandi çai cllié que no z'ouïont sé sorizon ein catson.

Essou pas ouna pedié ? *P. A. G.*

[1] Lecoultre.

PO N'A PIPAIE

Monsu daô *Conteu.*

L'outro dzo, vo m'aî bailli onna pipaïe daô taba, daô caporat parfuma, l'éta adi bin bon. Mâ ma pipa s'est botscha ein forgueneint yé trossa lo fétu; audzai. Adan yé dû fuma avouè on tot petit bet daô fétu.

Les dzeins qu'étant sur lo pailâo de la gara, desant : on vai bin que partôt on de quie faut diminua les dépeinses. Vouaites lou Préfet l'a dza diminua la longueur de son fétu de pipa n'a pe mein qu'on sétze moqua.

A revère !

A l'école. — Le maître interroge ses élèves :

— Qui peut me dire quel est l'effet de la chaleur sur la matière organique ?

— Moi, M'sieur.

— Eh bien ?...

— En été les jours sont plus longs.

LA ROUTE DE MONT-FELOUX

AU-DESSUS de la Vallée de l'Orbe, le pays s'élève en petits plateaux successifs : pays intermédiaire. Ce n'est plus la plaine, ce n'est pas encore la montagne. Les derniers vignobles s'accrochent aux flancs des collines que domine le village de Rances et, au-delà, jusqu'à la muraille rocheuse du Jura, ce sont de vastes prairies avec, çà et là, des champs de céréales.

Les villages sont en bordure de la forêt, gros villages où le paysan est, à la fois, homme de la plaine et montagnard.

Pour franchir le Jura, les routes sont nombreuses — belles routes qui s'en vont, en courbes gracieuses, jusqu'au sommet du col et redescendent, sur l'autre versant, du côté des plaines françaises. Sans cesse, sur ces routes, on entend le cornet de side-cars et la trompe des automobiles, aussi le promeneur préfère-t-il s'enfoncer dans la forêt par des chemins inconnus des chauffeurs, afin de trouver le calme et la solitude.

La route de Mont-Feloux est encore une de ces routes solitaires où l'on ne rencontre personne. Construite il y a deux ans, environ, elle relie les communes de Baulmes et Sainte-Croix en franchissant la montagne à l'angle nord de la chaîne des Aiguilles, au-dessus de la masse rocheuse qui domine les Râpilles et la ligne du chemin de fer.

* * *

Au sortir du village de Baulmes, on quitte la grande route poussiéreuse pour pénétrer dans la forêt. Le chemin est étroit ; il fait des détours ; il monte. De temps à autre, il passe sur la rivière où coule un mince filet d'eau qui saute de barrage en barrage ; et cette chanson monotone est seule à rompre le silence des grands bois.

A mesure qu'on monte la vue s'étend. Ce qu'on voit d'abord, c'est le village de Baulmes et surtout l'église dressée au sommet d'une colline. Elle a un haut toit de tuiles brunes, des fenêtres en ogive et, comme adossé à la façade

principale, un clocher trapu — un vrai clocher bourguignon. Le porche est bas mais, au-dessus, grimpe une vigne vierge et, tout en haut, la flèche, portant la croix et le coq, s'élance dans le ciel.

En face de l'église, sur l'emplacement de l'ancien château-fort, voici la cure avec ses volets flammés vert et blanc. Un grand marronnier, une allée sablée et un porche en tuf recouvert d'une belle draperie de lierre. Et au-dessous, le village, le grand village qui s'étend en forme de triangle jusqu'à la plaine où l'on aperçoit, toute seule, la petite gare. Les maisons sont anciennes ; elles ont de larges toits avec des auvents et des galeries à jour.

Quand on s'assied sur une roche, au bord du chemin, on voit tout le grand paysage : collines où les prairies s'allongent, vignes agrippées aux pentes et villages égrenés le long des grandes routes. Vue de haut, c'est une campagne plate couverte de champs et de taillis, dans laquelle pénètre, près d'Yverdon, la pointe du lac de Neuchâtel. Au loin, les Alpes sont invisibles, noyées dans la brume.

La route monte. De temps à autre un hêtre vigoureux met la note claire de son feuillage magnifique dans la masse sombre des sapins. Et, quand on arrive à mi-côte, à l'endroit dit des « Gracis-Brûlés », on lève la tête pour apercevoir, droit au-dessus de soi, l'énorme masse rocheuse du Mont-de-Baulmes. C'est près des « Gracis-Brûlés » que se dressaient encore, il y a quelques années, les derniers beaux sapins de la forêt de « Bataillard », classés parmi les « beaux arbres du canton de Vaud ».

Maintenant, il y a partout des hêtres aux tiges noueuses et au feuillage grêle. Dans ces taillis, parmi des buissons épais qui paraissent infranchissables, on vient, en mai, cueillir des gerbes de muguet blanc et, en août déjà, de gros bouquets de cyclamens. Ce petit territoire est devenu le domaine des écureuils. Nullement effrayés à notre arrivée, ils continuent leurs sauts gracieux dans les branches et s'arrêtent, de temps à autre, pour grignoter un fruit sec.

Dans la direction du sud, entre le Suchet et les rochers des Aiguilles, on voit la route de l'Aiguillon s'en aller, toute droite, à travers le pâturage. En cette saison où des détachements de cavalerie sont cantonnés dans plusieurs villages du Jura, il n'est pas rare de voir un bel escadron partir pour la montagne. Aujourd'hui, ce sont des guides qui cheminent sur la route. On entend, malgré la distance, le sourd piétinement des sabots tandis que les hommes, en vareuse verte, képi à gourmette et à plumet blanc, marchent à côté du cheval. Sur le pâturage des Crébillons, ils forment une longue chaîne mouvante, dans l'étendue verte, puis, ayant franchi la porte de César, ils disparaissent derrière la masse rocheuse de l'Aiguillon.

Après les « Gracis-Brûlés », la route de Mont-Feloux décrit sa dernière courbe, puis s'en va, toute droite, dominant un paysage immense. vers Prayel qui fut, jadis, un pâturage et un but de promenades dominicales. A droite, une masse rocheuse émerge des arbres, c'est Belleroche ; chaque année, quand revient le soir du premier août, on y allume un grand feu de joie. Au-dessous s'étend une vaste forêt de pins à l'écorce rose et aux longues aiguilles — forêt de pins qui fait songer à des paysages de la Méditerranée. Et quand on se retourne, on aperçoit, en enfilade, les puissants rochers aux noms connus — Reban à l'Ours, Grand Nez, Bec du Gros-Vé — qui ressemblent à la proue de navires imaginaires s'avançant dans l'espace.

Au delà de Prayel, la route traverse la forêt de Mont-Feloux, dans un plateau rocailleux, où les arbres ont peine à trouver leur vie. Les racines tordues émergent du sol, pareilles à des serpents enlacés ; elles rampent et brusquement s'enfoncent afin de trouver une terre favorable. A gauche et à droite, les épilobes jalonnent le chemin — hautes tiges à fleurs roses — mettant leur note claire dans la masse sombre des sapins. De temps à autre, il y a, au bord de la route, des quais d'embarquement où les gros « billons » entassés attendent l'arrivée des chars à brancards ou des camions-automobiles.

Un coude brusque, et la route oblique vers l'ouest .Un joli gravier couvre le chemin, bien uni, et dépourvu d'ornières. Et l'on va longtemps, longtemps, dans ces vastes solitudes boisées, sans jamais rencontrer personne. De temps à autre le silence est rompu par le cri des oiseaux, par le lointain son du cor de chasse ou encore par les coups répétés du pic-épeiche frappant les arbres creux. Un joli feuillage tamise les rayons du soleil et parfois, sur la mousse, on aperçoit des ronds de lumière. Entre les sapins qui se pressent en colonnes serrées, vous avez souvent une échappée sur les rochers tourmentés de Covatannaz et les pentes herbeuses des Rasses. Dressé sur son esplanade, le Grand-Hôtel apparaît avec ses innombrables fenêtres, ses balcons et ses terrasses. Au-dessus, se détachant dans le ciel bleu, le drapeau fédéral déroule mollement ses plis.

Dominant de haut les gorges, la route contourne la montagne et nous conduit aux sources de l'Arnon, dans une petite plaine marécageuse où l'on exploite la tourbe. Des maisons basses, aux toits de zinc, sont groupées tout autour ; ce sont les hameaux de Culliairy et de la Sagne. Routes et sentiers traversent de belles prairies, toutes reverdies et fleuries — en ce mois de septembre — de colchiques innombrables.

Mais déjà la route monte. Voici Sainte-Croix, le gros bourg, avec ses maisons aux toits rouges dont les hautes façades sont percées d'une multitude de fenêtres. Au delà se dressent le Cochet, puis le Mont des Cerfs, entre lesquels passe la route du col des Etroits. Plus loin, c'est le Val de Travers, les montagnes neuchâteloises et la France. *Jean des Sapins.*

Après boire. — Un campagnard qui caressait par trop le « petit verre » et qui commençait tôt ses libations, étant en état d'ébriété, rencontra un matin, de bonne heure, un médecin de sa connaissance.

— Oh ! oh ! François, déjà « emmêché ! » fait le représentant de la Faculté. C'est bien tôt. Ah ! vous filez un mauvais coton. Vous vous suicidez avec ce système. Il vous faut lâcher cette maudite goutte.

— Eh ! monsieur. le docteur, je crois bien qu'on voit plus de vieux ivrognes que de vieux médecins.

LE COMPTOIR DE 1923 [1]

I

— Ecoute-voi, Sami, dit un soir Marianne,
Y faut te rappeler ce que tu m'as promis
Sur le char, en rentrant du Comptoi de Lausanne,
En mil neuf cent vingt-deux !
— Qu'est-ce que j'ai promis ?
S'y faut se rappeler, une année en arrière,
Tous les mots qu'on a dit ! Surtout que ce jour-là,
J'étais un peu... lancé ! Ma foi, le vin, la bière,
La fondue et le reste...
— Oui, oui, on sait tout ça !
Mais on voit bien aussi, pardine, que les hommes
Sont bons poû tout promettre et ne jamais tenî !
Ça nous dit : « Tu veux voî, au prochain Comptoî,
Ça veut marcher ! on veut tout voî avant midi
Sans rien boire. En dînant, on vide une bouteille,
Et pis on se remmode à courî jusqu'au soî.
Encore une bouteille, et c'est tout ! » Deux bouteilles
De tout le jour ? Mon té ! Mais y faudrait pouvoî
Se tenî. Non, vois-tu ! une fois par la cave,
Y z'ont beau t'avoî mis dans les autorités,
Conseiller communa, assesseu, belle rave
Que tout ça quand on a rôdé par les cafés !
On n'a pas plus d'escient qu'un gamin !
— Tiens, Marianne !
Tu te fiches de moi comme d'un taborniau ?
Eh bien, tu verras voî ! on retourne à Lausanne
Demain, les deux. Et pis, je te paie un fourneau
Tout battant neuf pou mettre à la chambre derrière,
Ric rac, sans rouspetter un mot, si tu me vois
Boire un verre de plus !
— Mon té ! je serais fière
De te donner raison, pou une fois.
Mais qui vivra verra.

II

Le lendemain, la Grise
S'en alla de nouveau, dans la plaine, là-bas.
Les deux époux, bientôt, devant la porte grise

(Voir No 46 de 1922.)

Achètent leurs billets. — Eh ! bien, nous y voilà,
Dit Sami. A présent, c'est donc toi qui commande
Et qui conduit la barque. Où veux-tu nous mener ?
— Eh ! mon té, pou un jou que tu laisses ta bande
De pèdzes, tu ne veux quand même pas jeûner !
Allons de ce côté, on y voit bien du monde,
Ça doit être joli...
Sami suit sa moitié
Comme un mouton docile attendant qu'on le tonde.
La brave Marianne en a presque pitié.
Ils ont déjà passé devant les carrelages,
Les arbustes, les fleurs.
— Charrette, quels beaux fruits !
[plantages.
Et pis, quels beaux porreaux ! Y z'ont des bons
Et là, regarde-voi ces raisins ! Ça traluit
Déjà.
— Tout ce beau coin, c'est un mossieu de Morges
Qui a ça cultivé ; Mossieu Pada... Padi...
— Oui, oui, un étranger... Voilà le cousin Georges !
— Bonjou, bonjou, cousins ! Alô, ça vous va-t-y ?
— Pas mal...
— Mais dites-voi, si on buvait un verre
Ensemble. On serait plus à l'aise pou causer !
Sami hésite un peu. C'est sûr qu'un ou deux verres
Ne feraient pas un pli le long de son gosier.
Mais sa femme sourit déjà. Ça le taquine :
— Charrette ! on me prendrait pou un rude lulu !
Pas à présent, dit-il. On dîne à la cantine
Vers midi. On veut bien se revoî ! — Entendu !
— Hein ? qu'en dis-tu, bourgeoise ? on est pourtant
De parole et d'escient, on répond non [des hommes
Quand on veut !
— Oui, c'est vrai. On sait bien que les hommes
Même les plus mauvais, ont quelquefois du bon !...
Sami n'ajoute rien. Il sait bien que les femmes
S'arrangent pour avoir toujours le dernier mot
D'ailleurs, il faut tout voir, et lire les réclames
Qu'on leur donne.
— On dirait qu'on entend un piano
Là-bas. Ecoute-voi ! C'est comme un gramophone.
Viens voi, asseyons-nous un moment sû ce banc.
— Eh mon té ! Y paraît que c'est le téléphone
Sans fil. Est-y permis ! Ce qu'on voit à présent !
— Et là, ce cinéma où les gens vont et viennent
Comme si c'était vrai !
— Mon té ! quelle invention !
Plus on va en avant, et moins les vieux comprennent.
— Mais c'est midi passé. Cette dégustation,
Où est-elle à présent ? Moi, tu sais, je commence
A avoi l'estomac tout plat. Et les cousins
De Peney vont trouver le temps long !... On avance.
Dans la vaste cantine on peut s'asseoir enfin.

III

Sami jette un regard de triomphe à sa femme :
— Hein ? pas une gorgée, et c'est passé midi !
(Ça fait toujours plaisir de donner tort aux femmes.)
— Oui, oui, tu as gagné ce matin, mais voici
Le plus dur. Il fait chaud dans la halle aux machines.
On verra si tu peux te tenî jusqu'au soî.
Sami a savouré son verre. Il s'achemine,
Toujours obéissant, vers l'escalier. — Dis-voî,
On est bien fier aujourd'hui ! A la pinte,
Là, tout près, on est tous ensemble. Allons ! tu viens ?
La Marianne ira voî les fleurs. Non ? quelle quinte
Te prend-y de refuser un verre ? Y n'y a pas moyen
Que tu sois tempérant, tout d'un coup !...
La patience
De Sami est à bout. Cette fois, c'est trop fort...
Sa femme le regarde avec un drôle d'air :
— Je gage,
Pense-t-il, qu'elle croit me tenî. Elle a tort,
Et j'aurai le dessus, charrette de charrette !
— Ce soî, ami David, on boira ce demi.
Impossible à présent. Nous avons une emplette
A faire.
Et triomphant, lestement il gravit
L'escalier. Cette fois sa femme est inquiète :
Son Sami est malade ! on ne l'a jamais vu
Tenî bon comme ça !
— As-tu mal à la tête ?
Ou bien à l'estomac ? lui dit-elle. Bien sû
Que tu as trop dîné !...
Sami se met à rire
En avançant toujours. Il est content de lui,
La victoire s'approche, il la voit lui sourire.
— Mal, moi ? Je n'ai jamais été mieux qu'aujourd'hui !
Ils arrivent devant les poêles de faïence :
— Lequel aimerais-tu ? dit-il, un peu narquois.
Ce joli vert, ou ce gros brun, là-bas ? Je pense
Que le vert doit brûler quand même moins de bois.
Marianne est muette. Au fond, elle est contente
De voir que son Sami aura gagné tantôt.
Mais c'est dur d'avoir tort. La plus obéissante
Des femmes n'aime guère être prise en défaut.
— Y ne nous reste plus à voî que les machines,
Dit-elle enfin. Je vais t'attendre sû ce banc